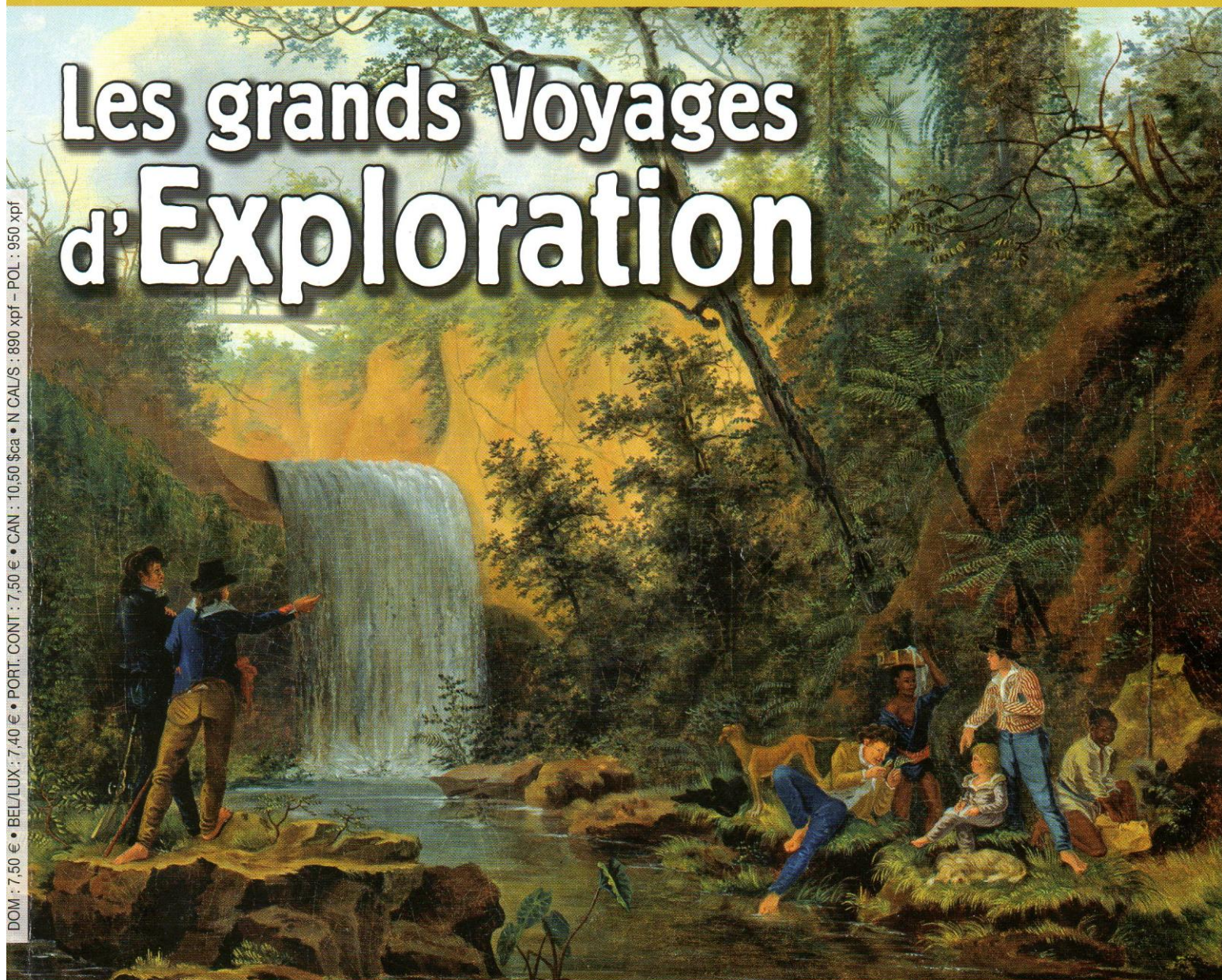


LIRE • VOIR • SURFER • VISITER • CHERCHER • DÉCOUVRIR

Les grands Voyages d'Exploration

DOM : 7,50 € • BEL/LUX : 7,40 € • PORT. CONT. : 7,50 € • CAN : 10,50 \$ca • N CAL/S : 890 xpf – POL : 950 xpf



LA GAZETTE

■ Tradition d'autrefois,
la veillée : causeries,
rencontres, légendes et
musique au coin du feu,
au village comme en ville

■ Le facteur Cheval,
bâtisseur de rêve : comment
un humble parmi les humbles
érigea son propre palais

ILLUSTRATIONS ET GRAVURES D'ÉPOQUE | TOUTE L'ACTUALITÉ AUTOUR DES MÉTIERS



Rédaction, administration
10 avenue Victor-Hugo – CS 60051
55800 Revigny-sur-Ornain

► N° Indigo 0 825 82 63 63

Fax : 03 29 70 57 44

E-mail : nosancetres@martinmedia.fr

- **Directeur de la publication :**
Arnaud Habrant
- **Directeur des rédactions :**
Charles Hervis
- **Fondateur :**
Raymond Dechamps
- **Conseiller à la rédaction :**
Paul Delsalle
- **Secrétaire de rédaction :**
Hugues Hovasse
- **Ont participé à ce numéro :**
Daniel Boucard
Daniel Chatry
Paul Delsalle
Yan Fragneau
Pierre-Gabriel Gonzalez
Hugues Hovasse
Marie-Hélène Parinaud
- **Maquette :**
Francis Beurrier
- **Mise en page :**
Stéphane Mikaelis
- **Correction :**
Emmanuelle Dechargé
- **Responsable abonnements :**
Laurence Montigneul
- **Responsable Marketing - Partenariat :**
Jérémie Boisselier,
j.boisselier@martinmedia.fr
- **Régie publicitaire :** Objectif +
Tél. : 03 29 75 45 70 – Fax : 03 29 75 42 96

Commission paritaire :
N°CPPAP 0218 K 83243
ISSN 1639-7304
Diffusion : MLP

Vente au numéro et réassort :
Mylène Muller – 03 29 70 56 33
Imprimé en France par : Corlet-Roto,
53300 Ambrières-les-Vallées

Dans *Nos Ancêtres – Vie & Métiers*,
les auteurs expriment les opinions qui leur
sont propres en toute liberté et sous leur
responsabilité. Tous droits
de reproduction (même partielle) et de
traduction réservés. Copyright 2016.

Nos Ancêtres – Vie & Métiers est édité
par Martin Media, SAS au capital de 150 000 €
10 avenue Victor-Hugo – 55800 Revigny

LES AUTEURS

Yan Fragneau



Professeur d'histoire, spécialiste notamment de la Seconde Guerre mondiale, et passionné de généalogie, il est également maquettiste de marine et plongeur amateur d'épaves anciennes. Il est l'auteur de ce passionnant Dossier consacré à un thème qui le passionne : les grands voyages d'exploration.

Daniel Boucard



Fils de bûcheron, Daniel Boucard est depuis longtemps passionné par les outils. Il est l'auteur de très nombreux ouvrages sur le sujet (dont le monumental *Dictionnaire des métiers*, *Les Outils de métiers*, *Les Outils taillants* et le *Dictionnaire des outils*). Il vient de publier *Les Outils de Tradition*. Il participe aussi à l'iconographie de ce numéro.

Pierre-Gabriel Gonzalez



Journaliste et historien, il a écrit plusieurs ouvrages remarquables sur la communication des entreprises. Il est également un des spécialistes de l'histoire de la presse et de l'édition en France. Collectionneur invétéré d'ouvrages anciens, il participe à l'iconographie de ce numéro.

Marie-Hélène Parinaud



Docteur en Histoire, EHESS, historienne du musée Carnavalet, elle collabore à de nombreux périodiques et encyclopédies, dont *L'Art du XX^e siècle*. Elle est également l'auteur de plusieurs ouvrages, comme *La Révolution française à Paris*.

Paul Delsalle



Après avoir été archivist pendant une dizaine d'années, Paul Delsalle a publié de nombreux ouvrages sur la vie quotidienne de nos ancêtres entre 1500 et 1914. Il est membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Franche-Comté. Il est également conseiller à la rédaction de *Nos Ancêtres*.

Daniel Chatry



« Fretier », c'est la première profession insolite que Daniel Chatry, informaticien et généalogiste amateur, a découvert parmi ses ancêtres il y a une vingtaine d'années. Depuis, il a créé un site Internet consacré aux métiers anciens qu'il maintient à jour régulièrement : www.vieuxmetiers.org. Il participe à l'iconographie de ce numéro.

Hugues Hovasse



Diplômé d'une école de journalisme, Hugues Hovasse coordonne la rédaction de *Nos Ancêtres* depuis sa création. Aimant travailler sur de multiples sujets, il participe à des publications sur l'informatique, sur la menuiserie-ébénisterie... Il est également rédacteur en chef du *Bouvet*, magazine technique des amoureux du travail du bois.

LE FACTEUR CHEVAL, BÂTISSEUR DE RÊVE

Homme du petit peuple (une paire de chaussures par an, pas deux !), Joseph-Ferdinand Cheval a réussi à élever un monument à sa rêverie, connu dans le monde entier, et qui fait vivre encore de nos jours sa région. Une revanche pour tous les humbles qui ont traversé l'histoire sans laisser de traces !



© Guzman / Leemage

Marie-Hélène
Parinaud

Longtemps, le droit de rêver a été réservé à la classe aisée. Et l'idée de se construire un palais réservée aux princes. Lorsque Joseph-Ferdinand Cheval naît, le 19 avril 1836 à Charmes-sur-l'Herbasse dans la Drôme, la paysannerie est misérable. « *Sur dix propriétaires fermiers, sept croulent sous les dettes* » constate alors le préfet de la région, Ferlay. L'usurier, banquier du pauvre, occupe au 19^e siècle la place de l'avidé seigneur médiéval, exigeant le paiement de ses redevances, ses hypothèques, qui ont remplacé les droits féodaux. Résultat : comme au Moyen Âge, les paysans, dépossédés de leurs terres,

fuiant la campagne dès qu'ils le peuvent. Dans le village natal des Cheval, ils sont nombreux à désertir la région pour « *passer la mer* ». Car alors que chacun a du mal à obtenir plus d'un franc par jour, le bruit court que tout homme en Amérique gagne au moins dix francs par jour ! Tous rêvent de partir, certains le font. Un des amis d'enfance de Ferdinand, Joseph Cadier, apprenti cuisinier, rejoint un oncle émigré à Stockholm, puis il part tenter sa chance aux États-Unis avant de revenir à Hauterives, la petite ville à une douzaine de kilomètres de là. C'est le temps des « *terres promises* », des colonies, de la ruée vers l'or.

LE RÊVE AMÉRICAIN... EN ALGÉRIE

À défaut d'Amérique, le partage des terres de l'Algérie (conquise en 1830) attire un flot incessant d'émigrés. Le gouvernement accorde une traversée gratuite aux familles des futurs colons. Malgré tout, il est méfiant et il faut un passeport pour tous les déplacements. Les employés ont un livret qu'ils doivent faire signer par leur ancien patron pour avoir le droit de le quitter : « tout ouvrier qui voyageait sans en être muni sera réputé vagabond, arrêté et puni comme tel ». Si le moindre déplacement interne est soumis à une telle surveillance, celle-ci est d'autant plus forte pour un émigrant. Et pourtant ils sont nombreux à tenter l'aventure et la Drôme n'est pas en reste : en 1857, 96 familles soit 214 individus partent s'établir en Algérie d'après l'Annuaire de la Drôme. Ceci s'explique, car cette région est alors une des plus déshéritées du pays.

Le facteur Cheval fait-il partie du lot ? On sait en tous cas qu'il est pauvre. Sa mère meurt quand il a 11 ans. Il devient alors apprenti-boulangier. Son père meurt quand il a 18 ans. Son oncle, qui l'a pris en tutelle, l'émancipe le 22 janvier 1855. Par la suite, il est exempté du service militaire. Il ne présente aucun défaut physique, mais lorsque sa classe est appelée au conseil de révision en 1856, la campagne de Crimée vient juste de se terminer et le ministère de la Guerre n'envisage alors que la paix. Le service militaire, qui dure alors sept ans, s'effectue par tirage au sort. Ceux qui tirent le « bon » numéro doivent partir, à moins que leur famille ne leur achète un remplaçant, juste compensation pour celui qui va passer de longues années loin du pays. Cet « achat » coûte alors 3 000 francs en moyenne : une fortune que ne peuvent se permettre que les élites. À son retour, l'« acheté » se retrouvera à la tête d'un petit pécule. Quoi qu'il en soit, en 1856, le contingent demandé à la Drôme est modeste (977 sur 3 000 recensés) et Joseph-Ferdinand Cheval figure parmi les deux mille exemptés. L'administration tire de lui un portrait succinct, le seul connu de lui pendant plus de dix ans : 1,68 m, sachant lire, écrire et compter.

GAGNER SON PAIN À LA SUEUR DE SON FRONT

En 1856, Joseph-Ferdinand Cheval devient garçon boulanger, à Valence. C'est une profession prospère : le pain est encore, comme au 18^e siècle, la nourriture principale. L'historien Michelet écrit qu'« un garçon boulanger à Paris gagne plus que deux douaniers, plus qu'un lieutenant d'infanterie, plus que six maîtres d'école ». Traduisons plutôt que ces derniers ne gagnent quasiment rien ! Quant aux garçons boulangers, ce sont des manouvriers, faisant le pénible travail du pétrissage, gagnant 4 à 5 francs par jour (le triple tout de même de ce que Cheval gagnera plus tard en tant que facteur !). C'est un travail de nuit où, selon la tradition, ils suent au service du patron. Mais n'est-ce pas ainsi que, selon la Bible, on doit gagner son pain ?

Dans les campagnes, le pain se fabrique à la maison. Les ménagères pétrissent et cuisent le pain dans le four communal. Les pelles en bois, les pétrins, font partie du mobilier familial. Joseph-Ferdinand va-t-il s'installer boulanger ? La loi le lui permet, mais les conditions sont dures. Première étape : il faut l'autorisation du maire de la commune pour ouvrir boutique. Ce n'est pas tout, seconde étape : il faut donner de solides garanties, suffisamment pour acheter d'avance une réserve de trois mois de farine et en plus verser à la caisse de la boulangerie un acompte correspondant à sa catégorie (de 2 000 à 12 000 francs). Autant dire que c'est mission impossible pour Joseph-Ferdinand Cheval. Il ne peut pas compter sur sa famille pour l'aider : son frère aîné s'est tellement endetté pour pouvoir acheter sa ferme que ses cinq enfants vont être admis gratuitement à l'école grâce à l'intervention du curé.

HOMME DE LETTRES À LA CAMPAGNE

Le jeune Joseph-Ferdinand se marie sans un sou en poche, à Hauterives, avec Rosalie Revol, le 20 mai 1858. Il a 22 ans,



elle 17 ans. Mariage d'amour, donc mariage de pauvres : le nouveau marié ne possède que sa force de travail et un métier qu'il n'a pas les moyens d'exercer pour son compte. Il semble qu'il trouve à se placer, ici et là, faisant de fréquents passages à Hauterives où sa femme vit chez sa mère. Le 10 octobre 1864 naît un premier fils, Victorin, qui meurt un an plus tard. Il abandonne la boulangerie et devient ouvrier agricole. Son second fils naît en 1867. Acculé par l'indigence, Joseph-Ferdinand se présente au concours de facteur et entre officiellement dans l'administration des Postes le 12 juillet 1867. Il est successivement facteur à Anneyron, puis à Peyrins, puis à Bourg-de-Péage.

C'est alors que la commune de Haute-rives, qui compte environ 2 500 habitants, souhaite améliorer son service postal. L'école n'est pas encore gratuite et obligatoire, mais les lettres sont déjà plus nombreuses qu'auparavant, et les abonnements à des journaux se multiplient. L'unique facteur local, Pierre Cotte, parcourt depuis vingt-deux ans, à pied, les 44 kilomètres de sa tournée quotidienne. Il vient d'annoncer au conseil municipal

Le facteur rural, vers 1860. Illustration d'Henri Edmond Rudaux (1865-1927) tirée de *Pêcheur d'Islande*, roman de Pierre Loti. À l'entrée de sa chaumière, la femme du pêcheur terre-neuvier (terre neuvier, terre-neuvas, terre neuvas) attend une lettre envoyée d'Islande par son mari. Le facteur est porteur de tous les espoirs.

© Gusman / Leemage

qu'il n'en peut plus. La création d'un nouveau poste de facteur a donc été décidée. Joseph-Ferdinand Cheval postule. Il demande au maire, qui est aussi notaire, un certificat de bonne vie et mœurs. Cheval est vigoureux, connaît les chemins et sait lire et écrire. Il pourrait donc distribuer sans erreur lettres, mandats et journaux. Les demandes sont nombreuses. Cependant, il distance ses concurrents et est admis le 1^{er} mars 1869. Son bulletin de marche est strictement établi. Il doit parcourir « la partie au couchant de la route départementale n°6 qui traverse la commune d'un bout à l'autre dans la direction du levant au couchant ». Il va donc parcourir d'est en ouest, 32 kilomètres à pieds par jour. La bicyclette n'existe pas encore et d'ailleurs la médiocrité des routes ne permettrait sans doute pas son utilisation. Il gagne 570 francs par an, soit 1,56 francs par jour (il aura droit à un bonus de 50 francs, au bout de dix ans de service !).

Le 7 avril 1873, trois ans après la défaite de Sedan et la fin du Second Empire, l'épouse de Joseph-Ferdinand Cheval meurt. Le facteur, désormais seul, ne peut pas s'occuper de son fils. Il le confie,

conformément à la tradition catholique, aux Abel, son parrain et sa marraine, qui vivent à Saint-Uze, non loin d'Hauterives, et vont élever leur filleul avec leurs cinq enfants. Inlassablement le facteur abat quotidiennement ses 32 kilomètres. Ses jalons sont des lieux-dits : le « donjon d'Hauterives », en passant par « Les roches qui dansent », « l'enceinte romaine », « les ruines de charrières », « les grottes de Mélusine », « les géants »... Des noms qui prêtent à rêver.

Ce qu'il fait ! Il racontera : « En marchant perpétuellement dans le même décor, que faire à moins de songer ? Je me demandais à quoi ressemblait la région que je traversais aux temps préhistoriques lorsqu'elle était recouverte par la mer. Pour distraire mes pensées, je construisais en rêve un palais féerique... avec grosses tours, jardins, sculptures. Dix ans après, il était resté gravé dans ma mémoire. Je n'avais jamais pu me l'arracher. »

Le soir venu, il feuilletait le *Magasin Pittoresque*, revue qui consacre de nombreux articles à des architectures exotiques du monde entier : ruines d'Angkor Vat au Cambodge, temples égyptiens, Taj Mahal des Indes, jardins baroques italiens... Ces constructions fabuleuses se fondent peu à peu dans l'âpre paysage à la Giono qu'il parcourt lui-même, où les rochers ressemblent parfois à des guerriers embusqués gardant des passes. Chaque jour, le facteur Cheval construit ainsi son rêve en marchant. Parfois, il peut s'asseoir un moment à l'ombre d'un figuier et se rafraîchir d'un verre d'eau, offert par une veuve, une femme de quarante ans, Marie Philomène Richaud qui habite à l'extrémité de sa tournée. Elle occupe la dernière maison du village de Tersanne. Orpheline comme lui, elle n'a pas pu aller à l'école et ne sait ni lire ni écrire. Ils échangent quelques mots, un jour, et le 28 septembre 1878, ils décident de se marier. Le cantonnier, le garde champêtre, le receveur des postes et le boulanger sont leurs témoins. En apparence, c'est la faim qui épouse la soif, car tous deux sont pauvres. Mais, ce mariage se révèle providentiel car l'épouse hérite d'un petit bien : une

portion de terrain de quatre ares d'une valeur de 240 francs. C'est là que le facteur Cheval va édifier son rêve...

CHUTE DE PIERRE

Un an après son mariage, alors qu'il effectue son périple quotidien, un événement apparemment anodin va déclencher son grand projet. Il raconte : « Un jour du mois d'avril en 1879, en faisant ma tournée de facteur rural, à un quart de lieue avant d'arriver à Tersanne, je marchais très vite lorsque mon pied accrocha quelque chose qui m'envoya rouler quelques mètres plus loin, je voulus en connaître la cause. ». Se relevant, il revient sur ses pas pour comprendre ce qui l'a ainsi fait tomber. C'est une pierre. Comment est-elle sortie de terre ? Il passe là tous les jours depuis des années et ne l'a jamais vue. Il se baisse pour la ramasser. Une pierre étrange, aux formes bizarres. Il la touche et sursaute : cette pierre lui rappelle ses rêves de construction. On pourrait croire qu'elle en est issue. Mû par un réflexe qu'il ne s'explique pas, le facteur l'emporte comme si c'était un trésor.

Il se remet à rêver ! Dans le même temps, son épouse donne le jour à une fille, Alice-Marie-Philomène, le 11 octobre 1879. Cette naissance va de pair avec l'édification concrète de son rêve. La tournée de Joseph-Ferdinand ne lui sert plus seulement à distribuer le courrier, mais aussi à sélectionner et ramener de belles pierres, celles capables de s'intégrer à son « palais idéal » : « Quand j'eus accumulé une quantité suffisante de pierres pour démarrer, je décidais de commencer les fondations. J'avais 43 ans à l'époque. »

Désormais, il ne va plus s'arrêter. Comme possédé par un songe il devient bâtisseur. À la stupeur de ses voisins, au lieu de se reposer, il se met à construire. « Le temps ne comptait pas lorsque le service de la poste était achevé. J'aurais pu employer mes loisirs à la chasse, à la pêche, au billard, aux cartes. J'ai préféré à tout la réalisation de mon rêve. » Pendant 33 ans, il ne va pas cesser ! « Je faisais tout, tout seul, de mes seules mains. Je grimpais par des échelles avec des pierres sur mon dos. »



Le Palais Idéal d'Hauterives, dans la Drôme. Construit de 1879 à 1912, par Ferdinand Cheval, facteur à Hauterives, cet édifice est une remarquable création de l'art naïf dans le monde.

© Deidi von Schaeuwen / Arteria / Leemage

DE LA RISÉE AU SUCCÈS

Dépossédé de toute terre cultivable, le facteur Cheval ne peut pas accomplir les travaux des champs. Mais il vit en accord avec la nature : « *Je suis resté paysan* ». Son palais, comme celui de Versailles, suit le mouvement du soleil. La première façade donne vers l'est : chaque jour, le soleil doit s'y lever et renaître. Cheval y grave son nom et indique que c'est le début de sa création du monde. « *Les façades nord-est m'ont coûté vingt ans de travail, les deux façades sud-ouest m'ont coûté encore six ans de travail.* ». Les autres façades suivront, dédiées aux puissances telluriques et dédiées à une région de l'espace. Chacune d'elles devient une création autonome. Les sculptures qui ornent ces murs en témoignent, ce sont des hommages aux cultes de fertilité, aux rites agraires : un temple de la nature, un jardin des délices, une oasis égyptienne, Allah et ses jardins des délices, le temple Hindou qui enveloppe un tombeau druide : la grotte des trois géants.

Au début, les villageois approuvent. Quoi de plus normal que de vouloir s'agrandir en améliorant son bien ? Mais très vite, ils s'interrogent sur l'utilisation des étranges bâtiments, à la décoration aussi exubérante qu'exotique. À la fois moqueurs et

jaloux devant cette prodigieuse activité sur laquelle ils n'ont pas de prise, ils transforment sa tournée en autant de jalons de malicieuses mises en boîte. Raillé dans son entreprise (« *une maison où on n'habite même pas* »), le facteur Cheval doit en plus affronter de dures contraintes matérielles : manque d'argent, de matériaux, hostilité des siens, de la nature, manque de formation technique. « *J'ai voulu montrer ce que pouvait faire un homme. Lorsque j'ai commencé, je ne pensais pas arriver à des proportions pareilles... C'est mon dos qui a payé.* »

Pour harmoniser la perspective de son « palais imaginaire », il veut s'agrandir, acheter un autre bout de parcelle. C'est l'occasion pour certains de prendre leur revanche. Les terrains avoisinants appartiennent à son beau-frère : « *1 900 francs pour treize ares* ». Mais Joseph-Ferdinand, qui depuis des années économise sou à sou pour donner vie à son rêve, ne discute même pas : « *à l'instant payés* », précisent les actes notariés. Peu importe à Cheval. D'ailleurs, ce 3 juillet 1883, l'administration vient de lui allouer sa prime : 100 francs pour quinze années de service actif dans les postes.

Les villageois ont beau se moquer, des visiteurs affluent des cantons environnants pour « voir ça » : « *J'ai entouré mon palais de grandes murailles, je cultive et entretiens mon clos afin que les visiteurs*

qui me prennent une partie de mon temps trouvent tout en harmonie. J'ai en moyenne 50 visiteurs par jour et le mois d'août j'ai eu plus de 700 visiteurs. Je les accompagne pour leur expliquer en détail ce qu'ils voient. » En effet, à l'exemple de certains artistes naïfs qui n'omettent aucun détail, Joseph-Ferdinand Cheval a gravé des titres et inscriptions sur tous les frontons de son temple : « *tour de barbarie* », « *source de la sagesse* » ... Le chemin des visiteurs est parsemé de sentences telles que « *la vie est un combat* », « *le travail d'un homme* » pour finir par un prudent « *défense de rien toucher* » ...

Petit à petit, les visiteurs arrivent de plus en plus loin. Lors des mariages, les noces se font photographier devant son « palais », trouvant à bon compte un pittoresque à portée d'objectif. Parmi les jeunes couples, son propre fils Cyrille, qui s'unit à Marie-Louise Guironnet. Le bouche-à-oreille fait son œuvre. Le 8 juillet 1886, un premier article dans la presse parle de ce rêve de pierre : c'est un opuscule consacré au pèlerinage à Notre Dame du Chastenay, et le rédacteur cite le « *chef d'œuvre* ». D'autres journaux, à sa suite, vont s'intéresser à ce phénomène. Dans le *Bulletin de la société départementale d'archéologie de la Drôme*, l'archiviste départemental André Lacroix décrit « *le travail de patience et de bon goût du facteur Cheval* ».

DU PALAIS À LA NÉCROPOLE

De facteur méprisé, Cheval devient presque un notable. Son fils Cyrille, tailleur, est devenu conseiller municipal. Il a deux enfants, des filles (Eugénie-Cyrille née le 9 mai 1892 et Alice-Louise née le 29 octobre 1893). Alors que tout semble sourire enfin à Joseph-Ferdinand Cheval, un drame se produit : sa fille Alice-Marie-Philomène meurt le 2 juin 1894, à l'âge de quinze ans, d'une méningite. Durement affecté, il met la dernière main à la construction de sa propre maison d'habitation, « la villa Alicius », puis il prend sa retraite le 19 avril 1896.

Cheval consacre alors tout son temps et son énergie à sa passion et a plus de travail que jamais. D'autant qu'avec la mise en service d'une ligne de tramway à vapeur de la vallée de la Galaure, un afflux constant de touristes vient à Hauterives pour visiter son palais. Désormais les villa-geois cessent de se moquer de celui qui est en train de devenir une gloire régionale. En 1902, un photographe, Louis Char-

vat, se charge de réaliser des cartes postales sur les différentes façades du « palais idéal ». Deux ans plus tard, le facteur Cheval ne se contente plus de servir de guide, il décide de rédiger une notice sur la description de son monument. Son projet intéresse de multiples journalistes, qui commencent à venir le voir ou à lui écrire. Tous sollicitent des photos et des descriptions afin de rédiger leurs articles. Le 27 juin 1905, sa biographie est publiée intégralement dans *La Vie illustrée*. Le facteur Cheval se met alors à rédiger ses fameux cahiers, où il raconte dans le détail les raisons et la façon de la création de son chef d'œuvre. Mieux, il se met à faire photographier les détails de son « palais idéal » et les fait éditer, mais à son compte, sous forme de cartes postales que s'arrachent les touristes. En homme d'affaires prévoyant, il fait porter sur chacune la mention « reproduction interdite ». D'où une rupture avec le premier photographe, qui lui aussi réclame des droits d'auteur ! La mésentente ira jusqu'au procès, que Cheval gagnera le 9 juin 1906.

Puis il engage une domestique, Julia Micoud, qui sert désormais de guide. L'organisation est rodée et le facteur Cheval peut désormais se consacrer à son nouveau projet : édifier un tombeau à sa fille chérie. Il transforme le caveau de famille en concession perpétuelle : le 23 janvier 1914, une portion de terrain de trois mètres de long sur deux mètres de large lui est concédée dans le cimetière de la commune, pour 375 francs. Hélas, à la fin de cette même année, le 5 décembre, son épouse décède. « *Après avoir terminé mon palais de rêve à l'âge de soixante-dix-sept ans et trente trois ans de travail opiniâtre, je me suis trouvé encore assez courageux pour aller faire mon tombeau au cimetière de la paroisse* ». Il va alors se consacrer à l'élévation d'un tombeau exceptionnel, digne du « palais idéal » : le « tombeau du silence et du repos sans fin ». Il le terminera en 1922. Il « tresse » autour de la photo de sa fille, Alice, une décoration des plus belles pierres qu'il a pu trouver, surmontée de bouquets de coquillages. Il grave « *Ici repose Cheval Alice, amèrement regrettée* ». Puis il incorpore sa propre tombe, à côté de celle de sa femme, son mausolée. Ses lectures, comme ses réflexions l'ont persuadé qu'en bâtissant son tombeau il agissait comme les anciens Égyptiens, qui prenaient plus de soin à édifier leurs tombeaux qu'à orner leur maison et qui l'avaient tant inspiré pour édifier les façades de son palais. Son monument funéraire fait plus de dix mètres de haut : « *J'ai eu le bonheur d'avoir la santé pour achever ce tombeau, j'y ai travaillé huit années d'un dur labeur, que j'ai terminé à l'âge de quatre vingt-six ans.* » Il relit et corrige sa dernière biographie et répond minutieusement lors de sa dernière interview en janvier 1919 à un journal anglais, *The Wild World Magazine*. L'œuvre de sa vie est terminée, Joseph-Ferdinand Cheval peut mourir. Épuisé, ayant terminé sa tâche, il s'éteint le 17 août 1924, à 9 heures du matin, dans sa quatre vingt neuvième année, avant de reposer dans le tombeau construit de ses mains. Il a incarné la puissance de l'imaginaire, capable de magnifier la moindre existence. ■

« Marie-Hélène Parinaud »



Le Tombeau du facteur Cheval, autre édifice auquel l'homme consacra plusieurs années.

© Wikilug - Wikipedia.com